Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 19

Artikel: Rira bien qui rira le dernier
Autor: Bert-Net
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218748

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER

VOUS connaissez le Docteur Tranchet ? Mais si, vous savez bien ! Le célèbre spécialiste de la gorge et du nez ! L'extracteur incomparable des polypes, le sacrificateur patenté des amygdales trop inflammables ! Toute la ville ne jure que par lui !

Cet Esculape notoire, a — comme il convient — mis son talent au service de la Patrie. Médecin de bataillon, il inspecte gravement les pieds enflés de ses hommes, et fait preuve de ses lumières médicales en ordonnant des badigeonnages à la formaline. Mais toutes ces prouesses médicales ne protègent pas le capitaine des quolibets de ses camarades de l'état-major de bataillon. Car, pour maintenir son prestige, il faut avant tout que l'officier se maintienne ...en selle. Or, certain jour, près du passage à niveau de Verblan, le docteur avait été proprement « posé » par son cheval. Cette chute malheureuse fut, durant tout le cours de répétition le sujet d'inépuisables plaisanteries.

Mais tout a une fin, même les périodes de service de nos milices. Le capitaine retrouva avec ces vêtements civils, son titre honorifique de docteur et son prestige, momentanément éclipsé.

Il en fit bientôt la preuve.

L'un de ses camarades officiers qui l'avait si fort tourné en dérision, s'adressa à lui pour des soins médicaux. Le docteur l'examine, et déclare une légère intervention chirurgicale absolument nécessaire. Il y est procédé séance tenante.

Le docteur installe son patient sur le fauteuil de torture, lui fixe solidement la tête, et charcutant au fond de sa gorge, amicalement questionne :

— Te rappelles-tu, mon cher, au service, ce certain jour, où tu te fichais de moi parce que mon cheval...

Bert-Net.

INDÉCISION

« Laquelle prendrez-vous ?...

OUI, je suis décidé et rien ne pourra me faire changer d'idée : Je veux me marier ! Mes amis vont se moquer de moi et me prédire tout espèces de catastrophes ; mais ce ne sont pas eux qui viendront me soigner lorsque je serai malade ; aussi vais-je les laisser dire et me marier quand même.

Depuis quelque temps ma santé me préoccupe, et pas plus loin que la nuit dernière j'ai été réveillé par des lancées dans la jambe qui sont, je n'en doute plus maintenant, un commencement de rhumatisme.

Donc, on aura beau rire, c'est vers le mariage que se porteront désormais mon cœur et mes pensées. Mon excuse est toute trouvée et ma future se persuadera sans peine que la solitude de mon foyer me pèse, que j'ai besoin d'affection et que la vie de garçon n'a plus de charme pour moi.

En réalité, il me faut un peu de sympathie, de prévenances et surtout des frictions pour mon rhumatisme. Plus vite j'aurai fait mon choix, mieux cela vaudra !

Mais faire mon choix, voilà le pire de l'affaire, car il y a plusieurs jeunes filles à marier qui me plaisent et je tiens à bien choisir. Depuis quelque temps je songe à elles et les compare les unes aux autres. Elles sont six. Je les ai classées dans ma tête par numéros avec leurs qualités et leurs agréments.

Le No 1 est la sœur de mon ami Ernest, qui ferait bien mon affaire. J'ai toujours été un peu gourmand ; et comme elle a suivi un cours de cuisine, elle me préparerait de délicieux petits plats !...

Le No 2 a, dit-on un cœur d'or ; elle est patiente, dévouée et ferait à l'occasion une vraie sœur de charité... Je crois que c'est elle qui me conviendrait. Elle me frictionnerait pour sûr, sans la moindre mauvaise humeur, lorsque j'aurais mes lancées à la jambe.

Le No 3, ô cher et tendre numéro, que ce serait charmant d'être son mari ! Elle a un visage qui vous remue le cœur, et le mien se met à taper bien fort chaque fois qu'elle dirige son regard de mon côté. Ses yeux ressemblent à deux bluets et quand je les contemple, j'envie le sort des papillons qui osent manger les bluets.

Le No 4 sera certainement une femme d'ordre et de travail : tout, chez elle, parle de son activité et de son énergie. Elle sait commander et agir. En la choisissant, j'aurais une épouse parfaite s'agitant dans un ménage parfait.

Le No 5 est une personne très instruite. Elle servira d'institutrice à ses enfants et aidera son mari dans ses affaires et dans ses comptes. Son écriture, parfaitement formée, dénote un caractère sage et sérieux qui fera le bonheur d'un homme sensé.

Il reste le No 6 dont j'aurai vite parlé, car je ne tiens pas à l'argent, et sa seule qualité est d'en avoir beaucoup. Ce numéro ne m'intéresse que fort peu et j'aurais pu, à la rigueur, le supprimer. D'ailleurs il est laid et sans charmes.

Six !... J'en ai six en vue et je me sens perplexe !... Ma position me rappelle le temps où je faisais des rondes avec de petites camarades en chantant, tout en les regardant à la sourdine :

Laquelle prendrez-vous de ces jeunes, de ces jeunes,
Laquelle prendrez-vous de ces jeunes demoiselles ?...

Mais ce n'était alors, pour le gamin indécis, qu'un baiser hasardé, tandis qu'aujourd'hui, la question, pour moi, est bien épineuse !...

« Laquelle prendrez-vous ?... »

Le cordon bleu, l'institutrice, la sœur de charité, la ménagère parfaite, le doux numéro dont les yeux attendrissent mon cœur, et enfin la riche héritière, celle que j'aurais dû supprimer, m'entourent dans leur ronde et chantent en chœur :

Laquelle prendrez-vous de ces jeunes, de ces jeunes,
Laquelle prendrez-vous de ces jeunes demoiselles ?...

Enfin mon choix est fait. Les cinq premiers numéros brillent dans le monde par leur beauté et leurs charmes... Mais j'ai toujours entendu dire qu'il fallait avoir des égards pour les moins favorisés de la nature, et je prends :

La moins belle de toutes, qui s'appelle, qui s'appelle,
La moins belle de toutes, qui s'appelle No 6.

LE PAPILLON

Communiqué à la Rédaction du Conteur Vaudois par Rocharnon.

Si le printemps nous rend les roses,
Sème les fleurs dans le gazon ;
Près d'elles, il en est une éclose
Au cœur ailé : le papillon.

Il était le cocon soyeux
Où se serrait la chrysalide ;
Sous le soleil, l'étui se vide
Délivrant le petit curieux.

Admirable métamorphose :
Là, sur le corselet d'argent,
Le jais, nuancé d'émeraude
Se pique d'or et de brillants.

Tissée en des dessins savants,
La plus merveilleuse dentelle
S'est accrochée sur son aile
Qui fuit, légère, sous le vent.

Dans ses fantasques arabesques
Sous le soleil d'opale et d'azur,
Enivré d'amour, il caresse
Des lis, les pétales si purs.

Vie intense, mais éphémère...
Il le sait... il aime pour deux ;
Dépose sur les primevères
Aux yeux d'or, un baiser de feu.

A son goût, il prend les plus belles,
Les effleure, à tour, en passant :
Les enveloppe de son aile
Où palpite son cœur brûlant.

Demain, les fleurs seront écloses...
Ils sont bien courts les jours heureux,
Tu vis, ce que vivent les roses...
Dors, papillon silencieux !

ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite.)

Cependant une main céleste protégeait la pauvre enfant ; sa fierté même lui inspira une plus noble résolution. Ce sont les voies de Dieu : du noyau que les hommes rejettent il fait germer les meilleurs fruits. L'orgueil d'Elsi était plutôt un dégoût instinctif de tout ce qui est méprisable : celui qui l'eût vue faisant sa prière aurait aussi vu de quelle manière elle pouvait s'humilier devant Celui en qui il n'y a rien de bas ni de commun. Mais la jeune fille ne se rendait pas compte de ce qui se passait dans son âme ; elle ne s'imposait aucune contrainte ; c'est pourquoi elle avait les façons d'une riche fille de meunier pour qui le monde entier n'a rien d'assez élevé. Elle était décidée à partir, mais l'idée d'un crime lui faisait horreur ; elle ne voulait pas perdre son âme en même temps que le corps.

Longtemps elle resta dans cette incertitude pleine de trouble. Une nuit enfin, que son angoisse la tenait éveillée, Dieu lui fit trouver une issue. Ce fut de s'en aller bien loin, de chercher du travail comme servante dans un lieu reculé ; et là, inconnue, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu, d'y mener une vie tranquille et laborieuse.

Les caractères de cette trempe, une fois qu'ils sont décidés à une chose, l'exécutent sans retard ; Elsi se leva sur le champ ; puis abandonnant tout ce qui lui appartenait, et qui ne pouvait plus convenir à une servante, sans dire un mot à personne, elle prit par des sentiers peu fréquentés pour ne pas être remarquée, et elle quitta sa vallée natale.

Elle marcha ainsi plusieurs jours, à l'aventure ; tantôt le lieu où elle arrivait ne lui plaisait pas, tantôt elle se souvenait qu'une personne connue devait y demeurer ; elle vint de cette manière jusque dans la vallée d'Heimiswyl ; l'endroit lui parut agréable ; elle y chercha du service et en trouva.

D'abord la paysanne ne fut pas contente du tout, que son mari eût engagé si promptement l'étrangère à son service. Elle le chapitra d'importance : c'était, disait-elle, une mijaurée qui était bien trop fière pour se laisser commander, et qui ne lui donnerait que de l'embarras. Le paysan tâcha de la consoler : il n'avait pas engagé cette fille pour un temps déterminé ; on pourrait donc lui donner son congé dès qu'elle ne conviendrait plus. Les domestiques ne trouvaient pas non plus cette nouvelle acquisition de leur goût : ils tournaient autour d'Elsi comme les poules autour d'un oiseau étranger qui se fourvoie dans leur basse-cour.

Mais la paysanne ne tardait pas à reconnaître qu'elle possédait en Elsi un trésor comme elle n'en avait encore jamais eu, trésor qu'argent ni or ne pouvaient payer. Elsi s'acquittait de ses devoirs à la perfection ; en outre, elle voyait par elle-même ce qui devait se faire, le faisait vite, sans bruit, et lorsque la paysanne regardait autour d'elle, tout était déjà mis en ordre, comme par des mains invisibles, comme si les petits génies de la montagne eussent passé par là.

C'est pour une maîtresse de maison la chose du monde la plus agréable de n'avoir pas besoin de penser à tout, et de pouvoir se décharger sur un autre, non seulement du soin de l'exécution de ses ordres, mais aussi de celui de les donner ; seulement il est bien rare qu'elle puisse trouver un domestique digne de cette confiance. Beaucoup de gens ne brillent guère par la réflexion. Ils ne sont jamais à leur affaire quand ils devraient y être ; bien peu au contraire ont l'esprit éveillé, accompagné d'un jugement sain, et, dans ce petit nombre, bien peu deviennent domestiques, car ils sont nés pour commander.

A côté de cela, Elsi perdait peu de temps en paroles, ne se liait avec personne ; ce qu'elle voyait ou entendait à la maison, elle le gardait pour elle; les voisines, de quelque manière qu'elles se prissent pour la faire babiller, y perdaient leur latin ; Elsi ne frayait pas non plus avec les domestiques. Elle sut repousser les grossières plaisanteries des valets, de façon à leur ôter toute envie de recommencer, car elle était douée d'une force physique qu'on trouve rarement chez les femmes ; malgré tout cela elle ne se fit point haïr, elle n'accusa jamais personne ; lorsqu'elle pouvait rendre service à l'un ou à l'autre, elle n'hésitait pas à le faire ; plus d'une fois elle répara en secret leurs oublis, et leur épargna ainsi